

## LE DOSSIER DE PRESSE D'ISABELLE

(suite) <sup>1</sup>

137-VI-6

A. M. DE SAINT-HUBERT

(*L'Art Moderne*, 31<sup>e</sup> année, n° 31,  
30 juillet 1911, pp. 241-2)

Comme l'article sur *La Porte étroite* paru dans *L'Art Moderne* du 17 octobre 1909 (v. BAAG n° 45, janvier 1980, pp. 91-3), celui-ci est publié en tête du numéro et est signé «L. St-H.».

### *ISABELLE, Récit par André Gide*

Dans l'œuvre de Gide où déjà nous nous habituions à voir chaque volume élargir le précédent dans le sens d'un équilibre de plus en plus étendu, de plus en plus hardi, où nous retrouvions sa pensée chaque fois approfondie et chargée de plus graves considérations, que vient faire un limpide petit livre comme *Isabelle* ?

Ici, rien de cette impérieuse nécessité d'écrire que nous sentions dans *Paludes* autant que dans *Les Nourritures terrestres*, et dans *L'Immoraliste* comme dans *La Porte étroite*. L'auteur se délasse à parcourir des routes moins ardues, moins périlleuses que d'habitude ; par d'agréables avenues à nous mener vers une sagesse tempérée.

Pour composer la brève histoire qui ne lui a pas seulement paru mériter le nom de roman, il se fournit de données les plus traditionnellement romanesques : château solitaire où l'on arrive en inconnu, mystère aussitôt flairé, retrouvée dans un vieux tiroir la classique miniature de jeune femme dont on s'éprend sans tarder ; puis la lettre d'amour découverte par hasard dans les

propos du livre de Daniel Halévy» et, après avoir cité cette phrase du chroniqueur : «Daniel Halévy nous raconte l'existence, non seulement malheureuse, mais lamentable, absurdement conduite (*oh ! je ne doute pas que M. Lasserre ne conduise la sienne bien mieux !*) d'un humoriste de génie, raté supérieur, dont l'insuccès littéraire exaspéra la névrose et dont la faiblesse s'abandonna furieusement au vice de solitude», concluait ainsi : «Besoin de ravilir son ennemi, signe certain d'un petit caractère. Un esprit noble et valeureux veut son ennemi le plus grand, le plus redoutable possible — que dis-je ! le plus noble, et ne se bat qu'avec ses pairs. Il ennoblit ceux qu'il combat. — Nietzsche dit tout cela quelque part.»

<sup>1</sup> Voir les cinq premiers articles de ce Dossier reproduits dans les n°s 35, 39 et 42 du BAAG.

boiseries pourries d'un pavillon abandonné, révélant tout un drame de passion et de meurtre, une conversation nocturne entre de bien étranges personnages surprise à travers la fente d'une porte, la visite furtive de l'insaisissable héroïne ; en moins de mots, tous les éléments suffisants pour intéresser par le sujet. Au contraire de cela, *Isabelle* n'est que la simple histoire d'une déception, un roman qui se défait, un récit en sourdine, un peu comique, triste un peu. L'expérience qu'un jeune homme séparé de la vie et enclin à la rêverie fait d'une vérité évidente et souvent méconnue qu'à plusieurs occasions déjà nous rappela le solide bon sens de Gide : là où l'intérêt (c'est-à-dire l'intensité, c'est-à-dire la possibilité de tragique) n'est pas dans les caractères, il ne saurait être dans les événements. C'est par là que se rattache à la pensée gidesque ce petit ouvrage qui, à première vue, semblait n'être qu'un caprice, une arabesque en marge de l'œuvre totale. Et non seulement par l'esprit, par la couleur même de certains passages qui ont la mélancolie glauque et comme détrempée de *Paludes*, la même exaspération bizarre dans le comique.

Certes ce petit volume dont la portée et l'intention paraîtraient ainsi définies est loin de prétendre à l'importance des deux romans qui l'ont précédé, et l'on sent bien, d'ailleurs, qu'il ne se voulait que ce qu'il est devenu. Si cependant il arrive à avoir autant de consistance que *L'Immoraliste* et que *La Porte étroite*, c'est qu'il est fait d'une tout aussi solide étoffe de réalité, condition indispensable par où, quelle que soit sa donnée (et il faut en garder de la facile erreur qui confond l'ordinaire et le réel), un roman reste plausible, même à des époques et à des milieux qui en sont très distants. Le romanesque n'est pas tant dans le sujet que dans la vision ; il résulte d'un tour particulier de l'imagination qui jette sur les événements une lumière excitante et fausse. Tels motifs y prêtent plus facilement que tels autres ; les très grands romanciers se sont servis de tous avec la même indifférente aisance, et les ont présentés sous le même jour sans laisser entre l'extraordinaire et la vie quotidienne cette coupure infranchissable au delà de laquelle, précisément, habite le romanesque.

Avec *Isabelle*, une fois de plus Gide se montre aux antipodes de l'esthétisme et du snobisme dont si sottement certains l'accusent ; il y fait de l'art avec de la vie toute nue et s'évertue dans le sens de sa propre parole «de l'importance qui est dans le regard seulement, non dans l'objet regardé».

Il y a plus : le sujet même du livre est une sorte de démonstration par l'absurde. Que cependant on se garde de l'imaginer théorique le moins du monde. Il est, d'un bout à l'autre, doucement palpitant et tiède d'une vie émue et directe.

Attentivement écrit, avec une rare sobriété et dans une parfaite unité de ton, sa composition fléchit un peu dans la dernière partie. On y croit sentir un effort de volonté, et partant moins de naturel. Les personnages, tous accessoires, si l'on peut dire, puisque le propre de l'héroïne est de ne point pa-

raître, frappent par cette vérité de la silhouette que déjà nous admirions dans les comparses de *La Porte étroite*, par cette sûre et simple conduite du trait, qui du premier coup, à travers le physique, révèle le moral. Le milieu social, le ton de la conversation, l'atmosphère du jardin, et j'allais dire l'odeur de la maison sont d'une réussite particulièrement aisée et heureuse.

Pour n'être pas un livre nécessaire, ce petit traité de la curiosité, de l'attente et de la désillusion est un charmant récit qui nous montre un Gide très humain, accessible et fraternel, un répit après les durs sentiers de *La Porte étroite*, avant quelle nouvelle proposition de cet esprit réfractaire aux installations définitives ?

138-VI-7

PAUL CASTIAUX

*(Les Bandeaux d'or, décembre 1911, pp. 80-5)*

Né à Lille le 3 février 1881, Paul Castiaux avait fondé en 1907 à Arras, avec Pierre Jean Jouve, *Les Bandeaux d'or*, revue qui avec lui devint vite largement ouverte au courant unanimiste — en 1911, Jules Romains, Duhamel, Vildrac... y collaborèrent régulièrement. Il avait lui-même publié en 1909 *La Joie vagabonde* (Mercure de France), recueil de poèmes où il voulait (suivant sa réponse à l'enquête de Lucien Maury, «Chez les Jeunes», parue dans la *Revue Bleue* du 14 août 1909) «revivre largement avec le cerveau contemporain très cultivé, les larges inspirations éternelles qui ont fait vivre de façon si belle les œuvres vraiment belles».

#### A PROPOS D'ISABELLE, *Récit, d'André Gide*

D'où vient qu'en reprenant le récit de Gide, je suis ému plus encore qu'à la première lecture ? Je tâche en mon souvenir, vague et lointain, à retrouver plus précisément certains vestiges flous d'une ancienne histoire ? Isabelle ? l'aurais-je rencontrée déjà ? ou plutôt, ne l'ai-je jadis devinée ? Voici : c'était vers le printemps, il y a quelque dix années. Après une longue promenade, entre des champs joyeux fleuris de rouge et de bleu, où souvent je passais sur l'herbe grasse, entre les pommiers, j'arrivai au haut d'une colline. De là, je découvris un bourg, allongeant une rue large derrière l'église, flanquée d'un porche de bois, et entourée par un préau où se devinaient quelques tombes rustiques... Je descendis la côte et entrai à Ry... C'est là que vécut, romantique et sentimentale, Madame Bovary. Je vis la maison calme où avant le mariage passa sa jeunesse, «*jolie et blanche comme une poupée de cire*», Mademoiselle Bovary (appelons-la ainsi, puisqu'aussi bien elle vit maintenant dans la légende, et son nom de jeune fille importe peu). Longtemps je causai avec Madame X... dont la mère avait été amie d'enfance de Mademoiselle Bovary. Madame X... se rappelait exactement les conversations à ce sujet, que lui avait tenues sa mère, et la description que je cite plus haut vient d'elle-

même. C'est elle encore qui me rapporta un *mot* charmant d'Emma ; comme on lui demandait les raisons d'une toilette toujours soignée, si inutilement pour la campagne, elle répondit : « *Je ne suis pas une femme de tous les jours.* »

Je demeurai quelque temps à Ry. Là je relus (pour quelle fois de plus !) le roman de Flaubert ; je le revécus avec ardeur au milieu des souvenirs. Le successeur, dans la cure, de Monsieur Bournisien, m'accueillit.<sup>1</sup> Il aimait assez peu parler de l'héroïne de Flaubert. Il se contenta de me montrer un des tableaux du chemin de croix, qui avait été donné par Monsieur Homais (ou celui qui devint tel sous la plume du romancier). Monsieur Homais, le vrai, était clérical !

Je vis aussi le vieux conducteur de l'illustre diligence « l'Hirondelle ». Il était presque centenaire. Très rébarbatif à tout interview, il avoua, néanmoins, que Madame Bovary lui faisait rapporter bien souvent de Rouen des *romans*. Ce mot prenait dans sa bouche toute une signification mystérieuse.

Après quelques excursions parmi les environs où jadis elle avait promené ses rêveries passionnées, je quittait le bourg. Le dernier regard que je donnais aux maisons, du haut de la côte, fut lourd de mélancolie, je crois bien que j'étais amoureux d'un fantôme.

Mademoiselle Bovary... Isabelle...

Toutes deux, amoureuses et un peu folles, vous fûtes blessées par le tumulte dramatique de la passion et de la vie bien plus que vous ne fûtes bienheureuses. Toutes deux, vous alliez vers de clandestines étreintes, tremblantes de désir, à travers les pluies provinciales, par les prairies mouillées et froides, contre les arbres roux de l'automne.

Je vous revois Emma, dans la forêt, avec Rodolphe, Isabelle, avec Blaise de Gonfreville, dans le parc ou dans le pavillon, éloignées des salons où l'on s'endort en remuant des cartes...

Dans ma pensée, toutes deux, irréelles autant, je vous devine et je vous aime...

Dans l'œuvre de Gide, « l'aventure » de Gérard est à la fois romantique et très moderne, tendrement désespérante.

D'une visite au château ruiné de la Quartfourche naît le récit de Gérard. Il a vingt-cinq ans ; les hasards d'une thèse à préparer le conduisent vers Monsieur Benjamin Floche, l'un des hôtes de la Quartfourche ; celui-ci possède

<sup>1</sup> Je retrouve une carte postale illustrée, que l'on vend à Ry, et qui porte, sous la vue du porche de l'église, le quatrain suivant écrit par lui :

Beau porche en bois sculpté, la merveille de Ry,  
Aux pays d'alentour en est-il qui m'égale ?  
J'ombrage (mince honneur) la pierre sépulcrale  
De celle qu'on nomma Madame Bovary.

D'Isabelle, si elle fût morte, l'abbé Santal eût réussi peut-être une épigraphe semblable ?

des documents indispensables à l'étudiant pour l'établissement de son travail. La Quartfourche abrite aussi Mademoiselle Verdure, vieille fille un peu acariâtre, et qui se dispute parfois avec certain abbé Santal, précepteur, sous les conseils de qui étudie le jeune Casimir, élève infirme. Monsieur de Saint-Auréol, beau-frère de Monsieur Floche, et Madame de Saint-Auréol complètent l'ensemble des personnages, tous curieux, typiques et pittoresques.

Gérard s'ennuie. Fatigué de pluies et de campagne, le contact avec ces personnages vieilliss, usés, automates un peu, joueurs de bésigues et sommeillant contre le feu des longues veillées, le décide à un départ brusque.

Et tout à coup, «l'aventure» naît. Gérard découvre par hasard un médaillon : *«quel est ce conte où le héros tombe amoureux du seul portrait de la princesse ? ce devait être ce portrait-là.»*

Gérard invente un prétexte et reste au château.

Ici se place l'épisode le plus important du récit.

Gérard découvre dans un pavillon abandonné du parc de la Quartfourche une lettre cachée derrière un lambris vétuste... la dernière lettre d'Isa. Arden- te, agitée de fièvre et de désir, elle signifie à un amant les conditions d'un dernier rendez-vous et d'un enlèvement. Gérard veut savoir ; il interroge l'abbé et apprend seulement ceci d'un drame antérieur : le vicomte Blaise de Gonfreville a été tué d'un coup de fusil, cette nuit même qu'il venait pour enlever Mademoiselle Isabelle de Saint-Auréol dans le parc du château.

Un jour, Isabelle vient à la Quartfourche, et Gérard, par une fente de porte, assiste à la plus extraordinaire scène de famille, l'entrevue de Madame de Saint-Auréol et de sa fille *maudite*. Isabelle repart après avoir embrassé son fils Casimir. Gérard veut la rejoindre, lui crier son amour ; il ne peut qu'entendre le roulement d'une voiture qui s'éloigne.

Il retourne à Paris. Assez longtemps après, il revient à la Quartfourche et retrouve le parc dont on abat méthodiquement tous les arbres, au milieu de toute cette mélancolie du décor où fut rêvée son aventure irréal et sentimentale... Et voici qu'il découvre Isabelle assise au pied d'un arbre. Banal, navrant de réalisme décevant, un dialogue bref s'agite. Gérard montre la lettre d'amour et apprend le drame tout entier des lèvres mêmes d'Isa... sa peur au dernier moment, son hésitation et l'assassinat par Gratien (qu'elle avait prévenu dans une crise de lâcheté féminine) du vicomte son amant...

Après quelques paroles d'amère banalité, Gérard s'en va. Il vient tout à coup de reconnaître une femme quelconque, presque vile. Le rêve s'est éteint. Et aussi la divine Isa du médaillon, comme si un doigt grossier et brutal eût effacé, en la frottant, l'effigie adorée.

Un sanglot de songe blessé secoue, lamentable et profond, la fin de l'aventure, de la si belle aventure brisée.

Sobre et bref le récit est écrit avec une simplicité qui peut-être n'est qu'apparente. Tout le talent de Gide est ici. La formule d'art de *La Porte étroite*

se retrouve. Sans doute, cette dernière œuvre est plus aiguë de psychologie. L'amertume est aussi profonde ici que là. Mais il y a plus de force dans le roman que dans le récit.

*«Décrire ! ah fi ! ce n'est pas de cela qu'il s'agit, mais bien de découvrir la réalité sous l'aspect.»*

Ces mots d'Isabelle disent Gide mieux qu'aucune glose ne saurait le faire. Aucun éclat, nulle brutalité, un dessin délicieux à peine pastellisé de couleurs finement sobres. L'écriture de Gide est semblable à ce médaillon que découvre Gérard dans le secrétaire suranné et dont l'Isa peinte ne peut s'oublier et hante la pensée d'une flamme à la fois ardente et mesurée. La sécheresse, voulue quelquefois, cache une véritable richesse.

Gide contient une sensibilité véhémence et d'ailleurs moderne dans la mesure d'une expression sobre et délicate, presque classique. Devant certaines formes, certains raccourcis, je songe à tel écrivain du XVII<sup>e</sup> siècle, La Fontaine par exemple (comme lui, Gide emploie le mot «*dépourvu*» pris absolument). Je crois bien que presque toute la séduction des deux dernières œuvres de Gide résulte de cette alliance. Il fallait un grand artiste pour atteindre, par ce moyen, au parfait, et Gide en est un. Écoutez ceci :

O printemps, ô vents du large, parfums voluptueux, musiques aérées, jusqu'ici vous ne parviendrez plus jamais ! me disais-je ; et je songeais à vous, Isabelle. De quelle tombe aviez-vous su vous évader ! vers quelle vie ?

Là, dans la calme clarté de la lampe je vous imaginais, sur vos doigts délicats laissant peser votre front pâle ; une boucle de cheveux noirs touche, caresse votre poignet !

Comme vos yeux regardent loin ! de quel ennui sans nom de votre chair et de votre âme, raconte-t-il la plainte, le soupir qu'ils n'entendent pas ?

Laforque et Jean de Tinan nous dévoilèrent bien des troubles de l'âme érotique et sentimentale moderne. Le second écrivit un livre intitulé : *Un Document sur l'impuissance d'aimer*. *La Porte étroite* pourrait être dite documentaire d'une volonté à ne plus aimer (par mysticisme très spécial et protestant que Gide ne voulut jamais célébrer, comme quelques-uns l'ont cru). *Isabelle*, comme *Madame Bovary*, est une histoire de «trop d'amour».

C'est surtout une délicieuse rêverie dont le romantisme est dominé par une exquise sensibilité.

Vouloir réaliser son rêve et en souffrir, tel est en somme le thème du récit de Gide que l'on pourrait appeler aussi l'histoire d'un Portrait.

Pierre Louÿs plaçait dans la bouche de Démétrios les paroles suivantes : *«On n'a jamais le bonheur deux fois avec le même événement. Je ne suis pas insensé, au point de gâter un souvenir heureux... Comme je n'ai aimé que ton ombre, tu me dispenseras, chère tête, de remercier ta réalité... Qu'il te suffise de savoir que, rêvée ou conçue, ton image m'est apparue dans un cadre extraordinaire. Illusion ; mais sur toutes choses, je t'empêcherai, Chrysis, de me désillusionner.»*

Gérard voulut pousser trop loin son aventure ; il connut, lui, la désillusion. *Isabelle* est une œuvre profondément triste, angoissante presque.

139-VI-8

JEAN-MARC BERNARD

(Le Divan, septembre 1911, pp. 245-6)

Du valentinois Jean-Marc Bernard (1883-1915), fondateur des *Guêpes* et poète de *Sub tegmine fagi*, on se rappelle surtout la «démolition» de Mallarmé», article paru en août 1908 dans *La Société Nouvelle* de Mons («L'Idée d'impuissance chez Mallarmé») et dont Léon Bocquet reproduisit de larges extraits dans sa chronique des «Revue» («Contre Mallarmé») du premier numéro de *La Nouvelle Revue Française* (15 novembre 1908) : ce fut une des pierres d'achoppement de l'équipe Gide-Montfort, qui devait vite se disloquer. En mai 1912, après une visite de Jean-Marc Bernard, Gide notait dans son *Journal* qu'il le trouvait «sympathique, mais plus passionné qu'intelligent ; prodigieusement peu cultivé» (p. 377)... Mais, huit mois plus tôt, il avait été assez touché par quelques lignes de Bernard à propos d'*Isabelle* pour lui écrire une lettre qu'il jugea digne, en 1934, d'être recueillie au tome VI de ses *Œuvres complètes* (pp. 470-2), à la suite du récit ; lettre qui commençait ainsi : «Votre article me fait regretter presque d'avoir renoncé au premier titre d'*Isabelle*, ou du moins de ne l'avoir pas conservé en sous-titre. Ces mots : «L'Illusion pathétique» eussent éclairé le lecteur et l'eussent à demi retenu de chercher le sujet du livre ailleurs que dans la déception même de Gérard aussitôt que la plate réalité reprend la place de l'illusion. Ils vous eussent retenu de même, sans doute, de considérer les six premiers chapitres comme une préparation du septième qui n'entraîne même pas dans le premier plan de l'ouvrage et que j'ai bien failli ne pas écrire.»

Jean-Marc Bernard était un collaborateur régulier du *Divan*, depuis sa fondation par Henri Martineau en janvier 1909. Nous ne reproduisons ici que la première partie de sa chronique.

## LES ROMANS

André Gide : *Isabelle*. Paris, «La Nouvelle Revue Française», 1911. — Jérôme et Jean Tharaud : *La Maîtresse Servante*. Paris, Émile-Paul, 1911.

Je me sens gêné de devoir avouer la déception que m'a causée le dernier «récit» d'André Gide. On ne peut m'accuser de parti-pris, je le sais, puisque j'ai déjà dit, ailleurs, l'admiration que j'éprouve pour *La Porte étroite* et *Le Retour de l'Enfant prodigue*. Aussi bien n'est-ce pas cette pensée qui me tourmente. J'en veux surtout au romancier de me donner un livre que je ne puis goûter autant que ses autres œuvres.

Certes les paysages de ce nouveau roman sont parfaitement évoqués ; et l'auteur s'entend toujours à nous faire palper, pour ainsi dire, l'atmosphère dans laquelle se meuvent ses héros. En quelques brèves pages, d'un style remarquable, le lieu de l'action nous est définitivement présenté ; et quelques touches adroites suffisent à camper d'une manière inoubliable le caractère et la silhouette des personnages secondaires.

Toutefois, les personnages principaux : Lacase et Isabelle, restent flous et l'action ne s'engage jamais ! Durant les six premiers chapitres (et le récit en compte sept) l'intérêt est merveilleusement éveillé, puis soutenu. Mais les héros une fois présentés, la situation une fois posée, l'intérêt tombe tout à coup. Lacase ne s'analyse qu'à peine et ne nous révèle presque rien de son amour imaginaire qui aurait pu servir de centre au roman. Le caractère d'Isabelle n'existe pas. Le curé disparaît. Quant à Casimir, qui semblait devoir être si intéressant, l'auteur l'abandonne. En somme, le roman cesse à l'instant où l'on s'attendait à le voir commencer. Après de multiples péripéties, on n'aboutit nulle part.

A propos d'*Isabelle*, vous m'écriviez, mon cher Martineau : « J'en aime surtout les paysages », puis vous ajoutiez : « Et, précisément dans les Tharaud, ce sont les paysages limousins qui me ravissent : je n'en connais d'aussi parfaits que dans *Dominique* et *Au Service de l'Allemagne*. J'aurais parlé de *La Maîtresse Servante* avec plaisir. Mais je vous laisse ce plaisir en gage d'amitié. » [...]

## LE DOSSIER DE PRESSE DE CORYDON

... je considère ce livre comme  
le plus important et le plus  
*serviceable* [...] de mes écrits.  
[...] Le plus utile...

GIDE, *Journal*, janvier 1946

140-XIV-1

ANDRÉ DESSON &amp; ANDRÉ HARLAIRE

(*Accords*, n° 3-4, octobre-novembre 1924, pp. 85-6)

Cet article a paru dans le n° 3-4 (et dernier) des « cahiers mensuels de littérature » fondés en mai 1924 (tirés à 2000 exemplaires dont 500 numérotés) par André Desson et André Harlaire, qu'entouraient Joseph Delteil, Philippe Soupault et quelques autres. L'inspiration gidienne est sensible, explicitement ou non, presque à chaque page de cette revue, qui consacra des notes critiques à *Incidences* et aux *Souvenirs de la Cour d'Assises* dans son n° 2 et annonça, dès son premier fascicule, « une étude sur André Gide »... qui ne parut jamais. Signalons qu'en tête de ce n° 3-4, où se trouvait cette note sur *Corydon*, on pouvait lire l'*Écrit pour une idole à trompe* d'André Malraux.

Ce livre, est-il besoin de le dire, est un comble de toutes les vertus : courage, chasteté, et, surtout, sincérité. Cette belle sincérité, si voisine de l'hypo-